

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

No 53

L'ETUDIANT

Octobre 1889

En vente au bureau de "L'Étudiant" :

DICIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS par F. A. B.	\$0.25
COUPS DE ORAYON par F. A. B.	25
HISTOIRE D'UN ÉTABLISSEMENT PAROISSIAL par le Révd Th. Provost	25
DICIONNAIRE DES HOMONYMES par Chs Baillaigé	1.00
On envoie sur demande les appréciations qui ont été faites de ce livre.	
HYGIÈNE DU DR DESROCHES	50
RIS ET CROQUIS de Chs Ducharme	75

NEWS ITEM OR LITERARY NOTE

The *National Magazine* is the name of a new literary venture of Chicago, which begins with the October number. It is published under the auspices of the new "National University," which opens October 1st, of which it is the organ. The first number will contain articles on literary, educational and scientific subjects, and a prospectus of the University which is said to be modelled after the London University and has extensive non-resident courses, teaching many subjects by mail. Published at 182 Clark Street.

DICIONNAIRE DES DICIONNAIRES

Encyclopédie universelle des Lettres, des Sciences et des Arts

Sous la direction de Mgr P. GUERIN

Les dictionnaires sont plus indispensables que jamais.

Beaucoup ont été publiés qui sont et restent d'une grande utilité.

Aucun ne contient la substance de tous les autres.

Aucun n'a été entièrement rédigé depuis les derniers accidents économiques, depuis la transformation de l'agriculture, de l'industrie, des sciences, des études de tout genre.

Un résumé de toutes les sciences, de tous les livres s'impose aujourd'hui.

D'où la nécessité d'un nouveau Dictionnaire des dictionnaires, dont chaque article soit d'un écrivain actuel spécialement maître du sujet.

Un pareil ouvrage doit également, pour devenir d'un usage général, s'affranchir des partis pris de système et d'école.

Celui-ci est le premier qui soit conçu dans ce large esprit d'impartialité qui respecte la conscience et la raison du lecteur.

Par l'étendue des matières, par la nouveauté des renseignements, par la forme qui leur a été donnée, par la correction du texte, le *Dictionnaire des Dictionnaires* est l'équivalent d'une bibliothèque complète; c'est la somme des connaissances humaines à la veille du vingtième siècle.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* deviendra pour tous, en raison de la modicité de son prix, le maître indispensable, le guide d'autant plus sûr qu'il est avant tout le *procès-verbal*, à ce jour, de la Science Universelle.

La rédaction, confiée aux savants, aux spécialistes et aux vulgarisateurs contemporains les plus autorisés, est ordonnée par Mgr Paul Guérin.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* s'adresse à l'universalité des lecteurs parce qu'il traite

de tout : lexicologie, littérature, philosophie, géographie, théologie, histoire, biographie, bibliographie, mathématiques, astronomie, physique et chimie, industrie, chemins de fer, travaux publics, mécanique, zoologie, botanique, minéralogie, médecine, chirurgie, hygiène, médecine vétérinaire, agriculture, archéologie, droit et administration, sciences militaires, beaux-arts, etc. Véritable encyclopédie, ce magnifique ouvrage renferme la substance du dictionnaire de l'Académie, de celui de Littré, et de tous les dictionnaires de sciences particulières fondus ensemble. Les directrices et les directeurs de pensionnat, les institutrices et les instituteurs y puiseront surabondamment tous les matériaux utiles à la préparation de leurs classes, toutes sortes de renseignements intéressants et de notions aussi sûres que variées. Quant à l'esprit qui anime l'ouvrage, au point de vue de la morale et de l'orthodoxie, le nom de Mgr P. Guérin, auteur des *Petits Hollandistes*, suffit pour dissiper tous les scrupules.

Le *Dictionnaire des Dictionnaires* formera au moins six volumes grand in-40, soit plus de 8,000 pages ou de 1,000 feuilles, ou de 100 fascicules de 10 feuilles chacun. — Prix : 180 fr.

Les souscriptions faites avant l'achèvement de l'ouvrage auront droit, pour 180 fr., à tout ce qui paraîtra en plus des 8,000 pages susénoncées, la souscription de 180 fr. étant ferme pour l'ouvrage complet.

Les 4 premiers volumes sont en vente. Le 5^{me} est sous presse.

Les paiements sont échelonnés d'accord avec le souscripteur, qui ne paye jamais qu'après réception.

S'adresser à M. MOTTEROZ, directeur de la Librairie des Imprimeries réunies, 13, rue Bonaparte, Paris.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE

F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT · \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50).
 les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* à F. A. BAILLAIRGÉ, Ptre, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada. 4 centus le numéro.

IMPRESSIONS et SOUVENIRS en EXIL

L'ALCHIMIE

J'avais lu un vieux bouquin traduit de l'espagnol qui traitait d'alchimie, ce fut assez pour me faire essayer.

J'avais deux méthodes pour changer le vil métal en or pur : la sèche et l'humide. La première consistait à ramasser dans une boîte du sable brillant, des pierres brillantes et des boutons brillants ; j'y aurais mis l'arc-en-ciel si j'avais pu l'attraper ! Quand tous ces objets étaient amassés, broyés, pilés, *télescopés*, je fermais hermétiquement la boîte et la laissais au soleil pendant trois jours, alors je l'ouvrais pour y trouver mon trésor.

La méthode humide était plus chimique. Je remplissais une bouteille de vinaigre, j'y introduisais ensuite tout ce qui peut fondre et je la plaçais sur un gril brûlant pendant trois jours. Après ce laps de temps je brisais le bocal pour en extraire l'argent..... qui s'y trouvait !!

Comment donc qui s'y trouvait ? Oui, chers lecteurs, curieuses lectrices, *qui s'y trouvait*. J'ai réussi maintes et maintes fois. La méthode sèche me rapportait environ un cinq cents par opération, l'humide ne réussissait que rarement. Mais pour cela je n'étais pas plus riche, car j'avais toujours la même somme en caisse. C'était de l'argent ensorcelé qui disparaissait.

Je n'y pouvais rien comprendre et je commençais à craindre une intervention

diabolique. Toutefois je voulus voir par moi-même avant d'avoir recours aux exorcismes de l'Eglise.

Blotti dans un coin de mon cabinet d'alchimie, derrière un lit estropié, j'attendis longtemps pour une visite surnaturelle. Mais quelle ne fut pas ma colère en voyant mon horreur de grand frère aidée de la servante enlever le couvercle de ma boîte, y glisser un cinq cents et disparaître après avoir tout remis en place. Je gardai le silence sur cette sinistre affaire et au jour sacramentel ayant trouvé l'argent je le cachai dans un lieu sûr inconnu des *diablotins*.

Dès lors l'argent ne disparut plus de mon coffre-fort, mais aussi cessa d'exister dans mon fourneau d'alchimie. Froissé de l'ingratitude des hommes, j'abandonnai mes expériences.

Hélas ! après vingt-cinq ans, j'en suis encore à l'alchimie, à la recherche de l'or qui ne peut pas ou ne veut pas venir.

Chers lecteurs et lectrices, à vous de remplir ma caisse sans chercher compensation.

E. PICHÉ.

Associations ouvrières catholiques de France.

La multiplication de ces sociétés démontre que l'artillerie religieuse, si je puis parler ainsi, augmente en France. Le bien, grâce à ces associations, lutte plus énergiquement contre le mal. Les victimes sont par suite aussi moins nom-

breuses, ces associations mettant davantage l'ouvrier à l'abri.

Honneur aux prêtres apôtres et aux laïcs zélés qui se dévouent ainsi pour le salut de leurs frères.

Ces associations possèdent un excellent organe, le *Bulletin de l'union des associations ouvrières catholiques*, dont le bureau est à Paris, 32 rue de Verneuil.

Les patrons et protecteurs de ces diverses associations se sont réunis en congrès à Montauban, dans la première semaine de septembre, afin s'entretenir, dans un but d'utilité générale, des moyens employés par chaque association dans l'œuvre du bien.

F. A. B.

Conférence sur le travail considéré au point de vue économique et chrétien, faite au Cercle catholique de Belleville, Paris.

Mesdames,

Messieurs,

Pascal dit quelque part : " Le froid est bon pour se chauffer ". Je vous dirai aussi : " L'absence est bonne pour se revoir ". Oui, c'est avec bonheur que je me retrouve au milieu de vous, dans ce Cercle de Belleville, que je n'ai jamais quitté d'esprit ni de cœur. Puis-je oublier mon passé, les bonnes et vaillantes affections qui m'y enchaînent, fort librement, du reste, et, surtout, la grandeur du but catholique et moral que nous poursuivons ici tous ensemble ?

C'est encore pour répondre à ce plus cher désir de mon cœur que je viens vous entretenir ce soir du travail et du travailleur. Dans un certain camp, on affecte pour l'ouvrier un zèle, un amour si ardents qu'ils paraissent suspects ; on lui fait de sa condition un idéal trompeur, on ne lui parle que de ses droits, en lui faisant croire que l'Eglise et les patrons, chrétiens ou non, l'égarent, l'exploitent et l'asservissent, pour l'empêcher d'arriver aux richesses et au bien-être. Mais, au moins, lui donne-t-on ces richesses, ce bien-être universel ? Ah ! vous entendez encore la réponse qu'ont faite à ma question les vociférations des dix mille affamés, innocents ou coupables, qui, arborant le drapeau noir, marchaient naguère en hideux bataillons, à l'assaut des boulangeries, au cri : " Du travail ou du pain ! " Ne pouvant parler à ces malheureux, c'est à vous que je m'adresse, pour vous apprendre à devenir auprès d'eux, à l'occasion, les apôtres du bon sens et de la vé-

rité catholique et sociale. Puis-je vous convaincre que le travail, s'il est une pénible épreuve, constitue, en échange, un exercice fécond et noble de nos facultés, que le travailleur a une mission réparatrice, capable de faire de lui l'un des éléments de la rénovation sociale ! Parler au travailleur de ses devoirs, c'est le maintenir dans la soumission raisonnable à toutes les supériorités sociales légitimes et nécessaires et lui révéler ses droits, c'est lui inspirer le noble et fécond orgueil qu'il doit puiser dans le sentiment de sa liberté morale et du rôle, à la fois humble et capital, qu'il est appelé à remplir dans nos sociétés modernes.

En présence d'un édifice harmonieux et superbe, à la lecture d'un beau poème, devant une œuvre d'art exquise, il nous est arrivé de nous écrier : " Voilà l'œuvre d'un génie créateur ! " Mais il n'y a là qu'une brillante et fautive hyperbole. Non, l'homme ne crée pas, car il serait dieu. Quelles que soient son intelligence et son activité, il ne fait que modifier la matière, lui ajouter de la valeur, de l'utilité, de la beauté. Il n'est qu'un producteur d'utilité. Il combine, il rapproche ou il éloigne les éléments divers de la matière, mais là se borne sa puissance. Toutefois, gardons-nous bien d'un écueil contre lequel est venu échouer notre siècle positiviste et de restreindre à la seule utilité matérielle et visible le rôle de la production. Je sais bien que je vais heurter de front, dès le début, les doctrines désolantes, mais à l'ordre du jour, d'un siècle qui nie les plus nobles facultés intellectuelles de l'homme, et le ravalé au niveau d'un animal mieux organisé que les autres pour vivre et pour agir. Il faut bien en venir là pour ramener tout et tous au niveau d'une égalité, qui serait la dernière des misères, si elle n'était, avant tout, la plus monstrueuse des erreurs.

Examinons, en effet, tout travail, au double point de vue expérimental et économique, le seul qui doit nous préoccuper ici. Que découvrons-nous dans toute entreprise, dans toute production ? Trois éléments, trois agents distincts qui ne pourraient ni se remplacer, ni se suppléer l'un l'autre. Chacun de nous, en effet, a reçu un don particulier. Chez l'un l'intelligence est plus vaste et plus féconde, chez l'autre, l'activité est plus développée. Tel homme est né sans fortune et tel l'autre n'a eu qu'à naître pour que je ne sais quelle fée bienfaisante, mais le plus souvent, le travail et l'épargne paternels, couronnés de succès, aient converti son berceau des dons de l'opulence. A celui donc qui à l'intelligence plus pénétrante il appartient de découvrir l'utilité et l'à-propos d'une entreprise ainsi que les principes et les méthodes les plus propres à la rendre féconde. Mais, en ce monde, la richesse est rarement compagne de l'intelligence. Or, avec une tête pour concevoir, pour diriger, il faut une force

un appui pour soutenir l'entreprise. Ainsi donc, les deux supériorités de l'intelligence et de richesse sont aussi nécessaires l'une que l'autre. Enfin, ces deux forces seraient presque stériles sans le bras qui exécute, sans l'ouvrier, sans le travailleur.

Mais le travailleur matériel n'est pas plus le seul producteur que l'utilité matérielle et visible n'est le but exclusif de la production. Car, supposons, par impossible, une société composée uniquement de trois catégories de personnes : l'ingénieur ou l'architecte, le bailleur de fonds ou l'entrepreneur et l'ouvrier et comparons-la à la nôtre avec ses prêtres, ses soldats, ses magistrats et ses médecins. Quelle est la plus parfaite des deux, sinon celle qui renferme dans son sein les corps constitués pour assurer aux travailleurs et aux détenteurs de la fortune la vertu et la foi, qui sont la santé et la force de l'âme, pour leur conserver ou leur rendre celles du corps, enfin pour les défendre et pour maintenir le respect de la loi et l'honneur ?

Ici, Messieurs, pardonnez-moi de ravalier l'innatérielle dignité du prêtre, les fonctions supérieures qu'exercent le magistrat, le chef d'armée, le médecin au niveau d'un travail manuel. Mais, comme nos ennemis ne veulent leur reconnaître qu'un rôle presque nul au point de vue économique, je dois leur prouver qu'en cela même ils ont tort. Oui, le prêtre, oui, le magistrat, oui, le chef d'armée sont des producteurs d'utilité, des producteurs incomparables qu'aucun producteur matériel ne saurait remplacer, parce qu'avec eux, périrait ce qui règle, dirige et rend fécond le travail matériel, ce qui conserve et augmente les biens religieux, moraux, intellectuels et artistiques d'une nation, en un mot, ce capital invisible, condition nécessaire pour acquérir l'autre.

Mais à Dieu ne plaise que, de ces hauteurs, j'affecte orgueilleusement de méconnaître le rôle important et la grande mission du travailleur manuel. Des voix plus autorisées que la mienne vous ont dit ou vous rediront que Dieu lui-même a voulu prendre, dans l'Écriture, tous les attributs du travail, que pendant 30 ans de sa vie mortelle, son Fils a exercé et relevé l'un des métiers manuels les plus vulgaires, que l'homme est, d'après ces deux sublimes exemples, né pour travailler comme l'oiseau pour voler.

A. GAUDEFROY.

(A. continuer)

LE TAILLEUR DU ROI

Henri IV, voyant son tailleur qui lui montrait un livre de quelques règlements pour l'État, qu'il avait composé, dit à un de ses officiers : " Qu'on me fasse venir sur l'heure mon chancelier, pour me faire un habit, puisque mon tailleur veut faire des règlements. "

SALVE REGINA, ETC.

Salut ! noble Reine,
Notre Souveraine ;
Mère de pitié, dont le cœur
S'émeut tant des maux du pécheur ;

Douce vie où l'âme
Peut espérer son but,

Et suave flamme
Du saint amour : salut !

Notre voix s'élève
Pour réclamer votre secours :

Faibles enfants d'Ève
Nous comptons sur votre concours.

Vers vous nous soupignons
Dans nos vives alarmes ;
Nous gémissons et nous pleurons :

Cette vallée hélas !
Étant celle des larmes
Nous en versons jusqu'au trépas.

O cœur si doux,
O puissante avocate,
Exemptez-nous,

Malgré notre conduite ingrate,
Du divin courroux :

Cœur généreux
Que le ciel nous accorde,
Tournez les yeux,
Comme votre miséricorde,
Vers des malheureux.

Et Jésus, fruit adorable
Qui nous fut destiné,
Et qui de vous, Vierge adorable,
Nous est né,

Faites qu'après cette vie,
Hors d'exil désormais,
Il s'offre à notre âme ravie
A jamais :

O clémence !
Cœur immense !

Tant doté
De bonté !

O pieuse et douce Marie,
Du Très-Haut la Fille chérie !

Amen.

N. B.

UTILITÉ DES VERS LATINS

2e digression : Qu'il ne faut perdre de vue ce qui constitue à proprement parler un cours classique.

ALBERT.—Non, non, encore une fois, je ne suis pas opposé aux mathématiques ni à l'anglais ; loin de là, je suis du nombre de ceux qui désirent vivement voir s'ouvrir et se multiplier des écoles spéciales pour les jeunes gens qui se destinent à l'industrie, au commerce ou au génie civil. Mais d'un autre côté, je ne veux pas non plus qu'on identifie le cours classique avec le cours commercial, je ne veux pas qu'on transforme nos collèges en écoles d'affaires ou en bureaux de comptabilité. A chaque institution en fin et ses moyens. Un collège classique n'est pas et ne doit pas être une école des Mines, une école Polytechnique, ni "a fortiori" un Business College.

Il a un but plus noble et plus élevé que de mettre le jeune homme en état de faire bientôt de l'argent : il est destiné à façonner, à former ces jeunes gens d'élite qui, par de fortes études classiques, doivent se préparer de longue main, à marcher plus tard à la tête de leur pays et à diriger la société dans les voies du progrès intellectuel et moral, comme on le proclamait, dans une circonstance où notre collège, depuis qu'il a vu le jour, n'avait jamais encore été témoin d'un spectacle non moins touchant qu'imposant.

" Cette assemblée, disait-on, n'est pas une réunion d'hommes isolés, d'individualités sans action. Chacun de vous est la personnification d'un groupe, d'une société, d'une multitude quelconque ; que cette aggrégation s'appelle atelier, clientèle, communauté, régiment, armée,

paroisse, comté, diocèse, province ecclésiastique ou civile, peu importe, vous êtes des chefs de populations et en vous se trouvent résumés et récapitulés ces associations et ces territoires. Qui que vous soyez, quel que soit votre état, par le fait seul de votre présence plus ou moins prolongée au collège, vous avez conquis sur d'autres hommes une supériorité réelle et reconnue. Vous êtes placés comme au firmament de la société comme des astres autour desquels gravitent des satellites d'une grandeur diverse. On l'a dit : le monde marche à la suite des idées et des têtes pensantes. Or, quels sont les hommes qui ont des idées, quels sont les hommes qui pensent dans la haute acception du mot ? Ne sont-ce pas ceux qui ont appris à penser au collège ?

Jetiez un regard sur le mouvement des choses humaines et vous serez frappés de ce phénomène. Vous-mêmes ne vous êtes-vous jamais aperçu que l'on marche à votre suite ? n'avez-vous jamais observé que vous étiez le principe d'un mouvement vers le bonheur et la prospérité ? Où avez-vous puisé ce par quoi vous êtes devenus des moteurs, des forces motrices dans la machine sociale ? Dans votre collège, dans ce laboratoire de grands hommes, dans cette fabrique de têtes pensantes et dirigeantes, dans ce monde des beaux et nobles caractères. C'est grâce à cette formation que vous êtes la partie vivifiante de la société, en même temps que vous en êtes l'ornement de gloire. "

EMILIE.— Sans doute, mon cher Albert, tu me rappelles là de délicieux souvenirs ; mais, dis-moi, es-tu bien sans inquiétude sur nos vieux montons : les vers latins ?

ERNEST.— Il y a déjà longtemps, en effet, qu'on les a perdus de vue. Ne serait-il pas à propos d'y revenir sans tarder ?

ALBERT.— Et cette digression, qui nous y a engagés ?... Tant pis... qu'on se résigne maintenant, et qu'on attende que j'aie à mon tour dit mon dernier mot. Hélas ! mes chers amis, vous n'êtes pas, sans le savoir, notre siècle est positif : il sacrifie l'idée à la matière, la science à l'or, la valeur morale et intellectuelle à la valeur palpable et sonnante. Les hommes s'estiment aujourd'hui par le nombre de leurs écus ; et si nous n'en sommes pas encore venus, comme nos voisins de la grande République, à définir l'enfant une petite machine à faire de l'argent, beaucoup de personnes néanmoins n'en sont pas très éloignés. Aussi, je ne m'étonne plus que la valeur des études s'estime chez les praticiens de notre époque d'après la même base et la même règle. Mais, dites, de pareilles idées sur les études classiques ne vous alarment-elles pas pour l'avenir de notre pays ? Ne craignez-vous pas de voir bientôt venir le jour où rien ne méritera considération, sauf les questions et les problèmes d'arithmétique, où nos compatriotes canadiens-français ne seront plus

comme le disait un illustre prélat en parlant de ses concitoyens : " qu'une nation médiocre de petits et innombrables industriels, avec des mécaniciens pour chefs et des algébristes pour guides dans les grandes voies de la civilisation sociale "... *Quod dicturus eram, dixi.* "

— M. H. B.

La SOCIÉTÉ CONTRE L'ABUS DU TABAC vient de publier la liste des récompenses de concours de 1888. Parmi les lauréats-instituteurs, nous avons relevé les noms suivants :

1. PRIX DES GENS DE LETTRES

MM. Lonjon, directeur d'école communale, à Saill-sur-Couzan (Loire). — Mention honorable.

Porte (Alexandre) instituteur, à Laleu, par Pontlevoy (Loir-et-Cher). — Mention honorable.

Guibert (Louis), instituteur, à Roquencourt (Seine-et-Oise). — Mention honorable.

2. PRIX DES INSTITUTEURS

MM. Victor Grand, instituteur, à Labachellerie, Dordogne. — Prix de 100 francs.

Fortuné Auguet, instituteur, à Saint-Omer, Pas-de-Calais. — Médaille de vermeil.

Géry, instituteur, à Girfontaines-en-Azois, Haute-Marne. — Médaille d'argent.

Patte, instituteur, à Elincourt-Sainte-Marguerite, Oise. — Médaille de bronze.

L. Dubois, instituteur, à Villeveux, par Bletterans, Jura. — Médaille de bronze.

Perron, instituteur, à Voisey, Haute-Marne. — Prix du Ministre.

Lonjon, directeur d'école communale, déjà nommé. — Prix du Ministre.

Arbillot, instituteur, à Chalindrey, Haute-Marne. — Prix du Ministre.

Louis Guibert, instituteur, déjà nommé. — Prix du Ministre.

Dassigny, instituteur, à Aprey, Haute-Marne. — Ouvrage offert par la Maison Hachette.

Alexandre Porte, instituteur, déjà nommé. — Ouvrage offert par la Maison Hachette.

Georgin, instituteur, à Moyvilliers, près Estrées-Saint-Denis, Oise. — Collection reliée de quatre années du Bulletin.

Pierre Taugourdeau, instituteur à Miré, par Châteauneuf-sur-Sarthe, Maine-et-Loire. — Collection reliée de quatre années de Bulletin.

Auguste-Désiré Vilette, instituteur, à Mont-Notre-Dame, Aisne. — Mention honorable.

Charron, instituteur, à Montbouy. — Mention honorable.

Edmond Deroche, instituteur, à Saint-Rémy, Haute-Saône. — Mention honorable.

Emile Brille, instituteur, à Thenissey, Côte-d'Or. — Mention honorable.

3. PRIX DES MÉRITES DIVERS

Etienne Manoux, instituteur, au Vigeau, Cantal. — Prix Blatin de 50 francs.

Emile Mailet, professeur, à Paris. — Médaille de bronze.

Dufétable, instituteur, à Gamaches, Somme. — Médaille de bronze.

Jean-Louis Desbois, instituteur, à Juy, Saône-et-Loire. — Ouvrage relié du Dr Depierres.

Paul Berthier, instituteur, à Ville-au-Bois, Aube. — Mention honorable.

Marquis, instituteur, à Chevillé, par Brulon, Sarthe. — Mention honorable.

Emile Rab, instituteur, rue Lavieville, 1, à Paris. — Mention honorable.

Poisson, instituteur, à La Haye, par Croisy-sur-Audelle, Seine-Inférieure. — Mention honorable.

CENS ELECTORAL

— Comment se fait l'élection d'un député à la chambre des communes ?

— Tout comté ayant droit de se faire représenter par un homme de confiance dans le gouvernement du pays, doit choisir ce député suivant certaines règles.

Le greffier de la couronne en chancellerie, de la part du gouverneur en conseil est chargé d'annoncer qu'une élection aura lieu à telle époque, dans tel comté, pour le choix d'un candidat à la charge de député du peuple ou de membre de la chambre des communes.

La date où le candidat doit être définitivement choisi est désignée le jour de la *nomination* et la date où les électeurs devront enrégistrer leur vote, le jour de la *votation*.

Les conditions nécessaires à tout candidat pour la charge de membre du parlement fédéral sont : 1. d'être majeur ou âgé de 21 ans révolus ; 2. être sujet anglais c'est-à-dire dépendre de la couronne britannique et être du sexe masculin. La condition d'être propriétaire d'un bien-fonds d'une valeur nette de \$2000, ce qu'on nommait la *qualification, foncière* a été abolie en 1882.

Tous ceux qui occupent, remplissent une charge, un emploi rétribués par le gouvernement ne peuvent se porter candidats à une élection parlementaire à moins de se démettre préalablement de ces fonctions.

Une élection a lieu soit après une *dissolution* ou durant le parlement lors que le siège d'un membre devient vacant. Immédiatement après une dissolution ce sont les *élections générales*, pendant la durée du parlement ce sont des *élections partielles*.

Voici les principales procédures d'élection.

Le greffier de la couronne en chancellerie émet un avis public appelé *writ* (1) ou bref d'élection et adressé à une personne de tout comté (ordinairement le régistrateur et le shérif) dans la formule d'un ordre enjoignant de tenir une élection et d'en faire rapport au gouvernement.

Celui qui reçoit le bref d'élection est nommé *officier rapporteur*. Ce dernier, huit jours après la réception du bref, publie à son tour une proclamation fixant le jour, l'heure et le lieu de la *nomination* ainsi que la date de la *votation*. Cette proclamation, en langue française et anglaise, doit être affichée dans les endroits les plus fréquentés du comté afin de permettre au public d'en prendre connaissance.

Le jour de la nomination entre midi et deux heures de l'après-midi le ou les *candidats* vont se présenter à l'officier-rapporteur (dans un édifice public ou particulier, dénommé dans la proclamation) afin d'être inscrit officiellement comme prétendant à la place de membre de la chambre des communes.

Chaque candidat ne peut être alors *mis en nomination* sans un bulletin signé par vingt-cinq électeurs ou plus et accompagné d'un autre bulletin signé par le candidat lui-même déclarant consentir à sa mise en nomination. En même temps, ce dernier fait un dépôt de \$50 somme que l'officier-rapporteur doit employer à certaines dépenses d'élection.

Aucune candidature n'est admise en dehors des délais depuis la *proclamation* jusqu'après l'heure convenue du jour de la *nomination*.

Si lors de la présentation ou de la nomination il n'y a qu'un candidat, celui-ci se trouve élu député *ipso facto*. C'est ce qu'on appelle

(1) *Writ*. Mot anglais signifiant ordre mandât.

une élection *par acclamation*.

Lorsqu'il y a votation par la mise en nomination de plus d'un candidat, l'officier-rapporteur publie encore en mentionnant les noms des candidats par lettre alphabétique, un avis qui annonce la tenue de l'élection avec une désignation de tous les bureaux de votation où les électeurs de chaque partie du comté iront donner leur vote.

J. H. CHARLAND.

L'HISTOIRE ET L'ELOQUENCE

(Pour l'Etudiant.)

De tous les genres de littérature, les plus nobles et les plus utiles sont certainement ceux de l'histoire et de l'éloquence. Les actions des peuples, la vie des grands hommes, les hauts faits des guerriers, les découvertes dans le domaine de la science, les fautes des gouvernements, tout est mis au jour et jugé par l'histoire ; la vraie éloquence ranime les vertus des hommes, les conduit à des actes courageux, les encourage à soutenir les lois humaines et à corriger les mœurs. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Plutarque, Tacite, Tite-Live, Rollin, Bossuet et bien d'autres historiens célèbres méritèrent l'admiration des hommes par leurs écrits ; réunissant la poésie à l'éloquence, ces auteurs illustres firent de l'histoire la plus belle peut-être de toutes les sciences.

Rien de plus sublime que le rôle de l'historien ; il surpasse celui de l'orateur, en ce que son effet est plus durable, quoique moins spontané.

Les premiers historiens de la Grèce furent des poètes épiques et cycliques qui embelissaient de tous les charmes de la poésie les traditions des âges précédents. Hérodote, que Longin appelle « le plus homérique des écrivains grecs » a dans tous ses ouvrages, non pas l'imitation, mais l'inspiration d'Homère.

Thucydide, qui eut l'honneur de former Démosthènes, possède dans ses écrits une éloquence vigoureuse et passionnée. Xénophon, surnommé "l'Abeille attique" fut non seulement historien impartial, mais aussi sage philosophe. Plutarque, l'écrivain le plus populaire de l'antiquité, est par excellence le peintre des temps et des hommes. César, l'illustre conquérant, a donné dans ses commentaires l'exemple d'un style pur, élégant et clair.

Les écrits de Tite-Live offrent des modèles achevés d'éloquence. Tacite "qui n'a fait que des chefs-d'œuvre" est généralement considéré comme l'un des historiens les plus éloquents et les plus profonds de l'antiquité.

Dans les temps modernes, Bossuet, l'aigle de Meaux, est connu comme le plus grand historien de France. Je pourrais citer encore un grand nombre d'écrivains remarquables qui donnèrent à l'histoire la prépondérance sur l'éloquence. Celle-là remonte à Moïse, le grand législateur de Dieu, et celle-ci naquit de l'histoire même.

D'illustres orateurs étonnèrent leurs contemporains par leurs paroles hardies et brillantes, mais qui nous a transmis les actions de ces hommes ? L'histoire. Qui les a jugés et rendus immortels ? L'histoire encore.

Les hommes, qui sont souvent les dupes de l'action et de la parole, applaudissent ou couvrent de huées un orateur, mais c'est dans le silence du cabinet ou dans le loisir de la campagne qu'ils lisent et approfondissent l'histoire. Certes, l'action de l'orateur est bien puissante, mais elle n'est pas continuelle. La multitude est facilement entraînée par le prestige d'un homme éloquent ; dans son enthousiasme, elle se croit capable de tout, même de l'impossible. Le lendemain la foule ne pense plus à ses vastes projets et les paroles éloquentes de l'orateur demeurent sans effets décisifs.

L'histoire, au contraire, est lue et relue par les hommes instruits ; elle devient pour eux un immense trésor où ils puisent la connaissance du passé et la prévoyance de l'avenir.

N'est-ce pas par l'Écriture Sainte que se forment surtout les orateurs sacrés ? N'est-ce point dans cet ouvrage merveilleux et divin que nous lisons et admirons l'œuvre grandiose de la création du monde, la formation du peuple de Dieu et ses actions extraordinaires dans la suite, la vie sublime de Jésus-Christ, l'établissement de la religion chrétienne et le courage constant des martyrs ?

L'orateur ne juge jamais l'histoire, mais répète ce que celle-ci a dit et prononcé sur les événements et sur les hommes remarquables ; au contraire l'histoire juge toujours l'orateur d'une manière impartiale, loue ses qualités ou blâme ses défauts, et son jugement devient celui de la postérité. Malheureusement, il est des hommes qui écrivent l'histoire suivant leurs principes personnels, leurs haines et leurs passions ; ils sont grandement coupables, car ils trompent leurs semblables en donnant les faits d'une tout autre manière qu'ils sont réellement.

L'histoire est la vie même de l'homme ; chaque caractère s'y trouve représenté, chaque action est jugée suivant les lois divines et humaines. Quels avantages n'avons-nous pas en lisant l'histoire d'une manière approfondie ? Malgré les dons d'orateur que la nature peut nous avoir donnés, nous ne pouvons pas être de véritables orateurs si nous puisons pas dans l'histoire une connaissance exacte du passé : tout historien n'est pas toujours orateur, mais tout orateur doit être plus ou moins historien.

La jeunesse surtout doit étudier l'histoire.

« Les jeunes gens, dit Rollin, ont besoin
« (s'il m'est permis de me servir de ce

« terme) d'un moniteur fidèle et assidu,
« d'un avocat qui plaide auprès d'eux la
« cause du vrai, de l'honneur, de la droite
« raison, qui leur fasse remarquer le faux
« qui régné dans presque tous les discours
« et toutes les conversations des hommes,
« et qui leur donne des règles sûres pour
« faire ce discernement." Mais qui sera ce
moniteur ? l'histoire.

Ainsi, l'on voit combien le rôle de ce jeune littérateur est sublime. Que l'on développe donc nos facultés par l'étude de l'histoire : que l'on lise et relise sans cesse les chefs-d'œuvre des historiens : que l'on étudie l'éloquence, mais que l'on sache d'abord ce que dans le passé et les hommes ont fait et ce que les événements ont produit, car l'orateur qui connaît pleinement l'histoire, est vraiment complet.

PAUL DURAND.

Montréal, 13 septembre 1889

LA SCIENCE EN FAMILLE

SOMMAIRE DU DERNIER NUMÉRO.

La statue de Le Verrier à l'Observatoire de Paris. — Les appareils de projection : les sources de lumière (suite). — Ce qu'on voit dans une fumée (suite). — Septembre (poésie). — Légumes et fruits (suite et fin). — La photographie pratique : nécessaire de développement. — La science pratique. — Éphémérides astronomiques de septembre 1889. — A travers la science.

Envoi d'un numéro spécimen contre 0 fr. 25

PARIS — 118, Rue d'Assas, 118 — PARIS

COLLEGIANA NOVA

Prédicateurs des retraites annuelles. — Au Séminaire de Québec, le P. Gonthier, dominicain donne la retraite des grands, Mgr Benjamin Paquet, celle des petits. — Au Collège de Lévis, P. Debongnie, rédemptoriste. — Au Séminaire de St-Hyacinthe, le P. Haumon, S. J. — A Ste-Anne de la Pocatière, le P. Royer, O. M. I. — A Joliette, le P. Charles Caron, S. J. ancien élève.

WATERLOO. — Le nouveau collège catholique a été ouvert lundi, le 16 septembre. Le principal, frère Célestin, est un Français, frère Boniface, un Suisse, et frère Béatrix, un Anglais.

NOUVEAU D'ARGENT. — Au Séminaire des Trois-

Rivières célébration, mardi, le 1er octobre, des noces d'argent de M. le Chanoine Ls Richard, Supérieur.

COMMISSARIAT. — Le Révd Père Frédéric et les deux autres religieux franciscains qui forment le personnel du Commissariat de Terre Sainte au Canada, ont pris possession de leur nouvelle résidence, à Trois-Rivières.

PETIT SÉMINAIRE DE MONTRÉAL, 15 septembre.

— Aujourd'hui, fête du Saint Nom de Marie nous faisons la clôture de la retraite. La chapelle a revêtu sa plus belle parure comme en ses plus beaux jours de fête. La joie rayonne sur tous les visages. C'est que le matin tous les élèves s'agenouillent à la Table Sainte pour y recevoir le pain des anges. Le coup d'œil est ravissant ; Voir tous ces retraitants clore des beaux jours par une sainte et fervente communion. A la grand'messe le Révd M. Delavigne du grand séminaire officie, assisté de Mrs. Callaghan et Larivière comme diacre et sous-diacre. Le chœur sous l'habile direction du Révd M. Laforce a très bien rendu la messe royale de Dumont. A l'offertoire M. J. Morin a très bien réussi à nous faire goûter toutes les beautés de l'*Ave Maria* de Gounod. A vêpres les psaumes furent rendus avec accompagnement de guitare. Les solistes se tintrent à la hauteur de leur position secondés qu'ils étaient par l'habileté de l'artiste. Le sermon fut donné par le prédicateur de la retraite, Révd M. Sorin P. S. S. En peu de mots, il persuada son auditoire, de l'utilité de la prière. Au salut, le chantre de l'*Ave Maria* rendit avec autant de tact et d'habileté l'*O Salutaris Hostia* d'un maître. Il remporta un brillant succès. Aussitôt après, eut lieu le chant du *Te Deum* pour remercier Dieu des grâces de la retraite. Ici au terme de notre retraite et de notre belle fête résonne dans nos cœurs un écho mêlé de tristesse et de joie au souvenir de ces jours fortunés qui rappellent ces vers du poète breton :

De ces jours de forveur, ah ! vous pouvez m'en croire
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire.

COLLÈGE BOURGET. — Retraite annuelle commencée le 11 septembre, finie, le 15, prêchée par le R. P. Toutin, Dominicain.

210 élèves, dont 148 pensionnaires et 62 externes.

Mardi, le 17, visite de Mgr l'Archevêque de Montréal, et confirmation de 25 élèves.

QUÉBEC. — Les messieurs dont les noms suivent, ont pris la soutane au commencement de la nouvelle année : MM. Philéas Filion, Alfred Paré, Pierre Leclerc, Alfred Lortie, Odilon Dupuis, Ed. Paquet, Jos. Veilleux, Ls. Duchesneau, Ferd. Bedard, René Fortier.

Tous ces messieurs élèves du Séminaire de Québec, appartiennent à l'Archidiocèse.

— Semaine Religieuse de Québec.

CORRESPONDANCE EUROPÉENNE

Madrid, jeudi 5 septembre 1889.

RÉVD M. P. SYLVESTRE, ASSISTANT-DIRECTEUR AU COLLÈGE JOLIETTE.

Bien cher ami,

Il y a quelques semaines que je songe à vous écrire. Vous ne vous imaginez pas comme il est difficile de trouver le temps de correspondre, lorsqu'on est en voyage. Fatigué par les chars ou par la visite des monuments, on n'a pas le courage de saisir une plume.

Mon voyage se poursuit heureusement, grâce à Dieu. J'aime à croire que les vacances ont été tout aussi heureuses pour vous.

J'ai plusieurs petites choses à vous dire. Je ne sais pas où commencer.

Il y aura trois mois demain que je suis parti de Montréal. Le temps ne m'a pas paru long. Le souvenir du pays et du monde connu m'accompagne cependant partout. J'entends parfois les notes plaintives de la mélancolie, mais c'est un chant dont l'écho ne se prolonge pas, car j'ai pour principe ! de ne pas m'ennuyer. En voyage, il ne faut pas être dix, mais il est bon d'être deux, surtout en Espagne.

Après avoir vu une partie de l'Irlande, j'ai voulu faire connaissance avec la terre du Cid. Je ne m'en repens pas.

Quel beau pays que l'Espagne. Je me place surtout au point de vue de l'art. J'ai vu jusqu'à présent : St-Sébastien, Pampe-lune, Burgos, Medina del campo, Valladolid, Salamanque, Ségovie et Madrid.

Il y a quinze jours que je suis parti de Paris pour l'Espagne. Je pensais que le voyage ne durerait qu'une quinzaine, et je ne suis encore qu'au centre. On est arrêté à chaque instant : ici c'est un aqueduc gigantesque qu'il faut voir, là c'est une forteresse du temps des Maures, ailleurs et cet ailleurs se répète dix fois, c'est une merveilleuse cathédrale, qu'on ne peut laisser de côté.

La vie coûte cher, il faut à chaque instant calculer son affaire, ne pas trop s'avancer, voir s'il en restera suffisamment pour revenir. La dépense moyenne est de \$4.00.

C'est beaucoup, et cependant je voyage, puis-je dire, avec économie.

La grosse difficulté c'est la langue. Je commence à comprendre l'espagnol dans les livres, mais ne le parle que difficilement.

Il ne m'arrive guère d'aventures. C'est que je suis, voyez-vous, sur mes gardes. A Lourdes j'ai failli coucher dehors, faute de place *dedans*. En revenant de Lourdes, à Pau, j'ai perdu mon chapeau. Je regrette ce chapeau ; il avait la propriété de ramasser la fumée de locomotive, ce qui lui avait donné une flexibilité qu'il n'avait pas au départ. Il m'a fallu faire une trentaine de lieues nu tête.

Aujourd'hui je n'ai rien vu. J'ai digéré des suavités rhumatismales que j'ai prises hier à la suite d'une course de taureaux. Pour voir cette course, j'ai fait 24 lieues et j'ai dépensé \$5.00, sans compter la chaleur et la poussière.

Je consigne, au jour le jour, dans un journal, mes impressions. Je dois vous dire que la page relative aux courses de taureaux n'est guère favorable aux Espagnols. J'ai vu tuer sous mes yeux 5 taureaux et 6 chevaux. Je vous expliquerai cela de vive voix, le détail serait trop long.

Je vais demain à l'*Escorial*, voir un des palais de la royauté espagnole.

J'irai ensuite à Tolède, puis aussi loin que possible. Ainsi, je veux voir, s'il y a moyen, Cordoue, Séville et Grenade. On perd du temps parce que les trains ne se rencontrent pas toujours. Ensuite, on ne fait que six lieues à l'heure sur les chemins de fer espagnols. De plus, comme il n'y a pas toujours des chemins de fer directs d'une ville à l'autre, il faut assez souvent revenir sur ses pas ou faire d'assez longs détours : toutes choses qui retardent et qui nous forcent à coucher ici ou là et à dépenser notre argent. — C'est l'heure du souper. On nous a donné : 1. soupe au vermicelle, soupoudrée de fromage ; 2. tranches de bœufs à la sauce ; 3. viande cachée sous pâte : cela avait goût de hareng ! 4. beefstake avec pâtes faites ; 5. crème à la glace ; 6. fromage ; 7. raisin, pêches grosses comme de jolies pommes fameuses et biscuits. Quant au vin, il ne vaut pas l'eau du St Laurent ; il est âcre et capiteux. Il y a huit jours, ce vin m'a cassé les jambes et les bras ; de plus, il m'a

fait coucher une heure avant le temps. C'est la même histoire dans tous les hôtels.

Les madrilènes sont particuliers sur la toilette ; haut col, cravatte de soie avec épinglette, poignets saillants avec boutons, etc., etc.

Je compte voir le R. P. Lajoie en revenant d'Italie.

Le P. Corcoran est à Voules depuis un mois.

Les eaux de Contrexéville (Vosges) ne m'ont pas guéri, mais elles m'ont fait du bien. En moyenne, je suis mieux que j'étais.

Prez à mon intention. Des saluts à toutes vos connaissances de Joliette et d'ailleurs.

Tout à vous,

F.-A. BAILLAIRGÉ, P^{re}

REVUE DES RELIGIONS

37, rue du Bac, Paris

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE SEPTEMBRE 1889.

- I. R. P. VAN DEN GHEYN, S. J. Bollandiste. — La science des religions à l'université de Leyde (dernier article).
- II. L'abbé PETITOT, ancien missionnaire au Mackensie. — La théogonie des Américains du Nord-Ouest-Canadien.
- III. L'abbé Z. PEISSON. — Le Musée Guimet et l'enseignement officiel des religions en Europe (dernier article).
- IV. L'abbé DE BROGLIE, professeur d'apologétique à l'Institut catholique de Paris. — Les origines de l'Islamisme (2e article).
- V. CHRONIQUE. — BIBLIOGRAPHIE.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos abonnés, qu'à partir du mois de décembre prochain, la Revue des Religions paraîtra tous les deux mois, au prix réduit et unique de 6 fr. pour la France, 7 fr. pour l'Etranger. Le volume de la Revue sera de plus augmenté.

Le meilleur mode d'abonnement est l'envoi d'un mandat-poste.

On s'abonne au bureau de *l'Étudiant*.

Il y a trois sortes d'ignorance : Ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir.

DUOLOS.



ON RECEVRA à ce bureau jusqu'à Samedi le 12^{ème} jour d'Octobre prochain, inclusivement, des soumissions cachetées, adressées au soussigné avec la suscription "Soumission pour les travaux de Longueuil" pour la construction de travaux à Longueuil, comté de Chambly, Québec, suivant le plan et le devis que l'on pourra voir au bureau du Maire, à Longueuil, ainsi qu'au Département des Travaux Publics, à Ottawa.

On ne prendra en considération que les soumissions faites sur les imprimés fournis et signées de la main des soumissionnaires.

Chaque soumission devra être accompagnée d'un chèque de banque accepté égal à cinq pour cent du montant qui y est inscrit, et payable à l'ordre de l'honorable Ministre des Travaux Publics. Ce chèque sera combiné si l'adjudicataire refuse de signer le contrat, après notification, ou s'il ne l'exécute pas intégralement, il sera remis si la soumission n'est pas acceptée.

Le Département ne s'engage pas à accepter la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. GOBELL,

Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }
Ottawa, 17 Septembre 1889.

AUX JEUNES LECTEURS DE L'ÉTUDIANT

N'est-il pas vrai, jeunes amis, point de plus grand bonheur pour un enfant bien né que d'entendre parler de sa mère ? Lorsqu'elle gémit et qu'elle souffre, voyez comme il se hâte d'accourir pour essuyer ses larmes et la consoler. Lorsqu'elle a des joies et des succès, voyez encore comme il est heureux et fier d'y applaudir. Or, la sainte Eglise catholique n'est-elle pas votre mère dans un sens véritable ? Dès votre entrée en ce monde, ne vous a-t-elle pas régénérés tous à la source de la grâce ? Et à travers les écueils de la vie ne continue-t-elle pas à vous entourer de la plus tendre sollicitude ?

Par conséquent, loin d'être intempestives, quelques lignes de temps en temps, sur la sainte Eglise, dans les colonnes de votre intéressant petit journal *l'Étudiant*, seront, j'ose l'espérer, bien accueillies par vous, comme étant pleines d'opportunité, aujourd'hui surtout qu'elle est si cruellement éprouvée dans la personne de son chef visible.

Mais quel devra être le but pratique de cette série de courts articles ? Le voici : ce sera

jeunes amis, de vous engager à vous faire un devoir de piété filiale de vous intéresser, dès vos jeunes années, aux épreuves de l'Eglise et de compatir à ses douleurs ; ce sera de vous faire songer à prendre occasion de ses traverses et de ses tribulations pour lui donner des preuves plus éclatantes de votre tendresse et de votre attachement, d'abord en priant avec plus de zèle pour cette mère désolée, et tout particulièrement en profitant bien de vos belles années de collège. N'est-ce pas durant le temps de son collège, en effet, que l'enfant, le jeune homme contracte ces fortes habitudes de piété et de vie chrétienne qui ne manquent jamais de produire plus tard ces hauts exemples de vertus qui rejaillissent sur l'Eglise et font sa gloire ? N'est-ce pas également durant le temps de son collège que le jeune étudiant, doit, par une application constante à l'étude, commencer à fourbir l'arme si puissante de l'instruction et de la science, non point pour la tourner un jour contre l'Eglise sa mère, en enfant ingrat et dénaturé, mais bien pour la venger des insultes et des calomnies sans nombre que le libertin et l'impie lui lancent à la face.

Après ces quelques mots à votre adresse, et avant de vous dire au revoir à bientôt, il me reste, jeunes lecteurs, à vous demander excuse d'avoir pris à votre égard quoique sans m'en douter, un ton qui avoisine un peu trop peut-être celui de l'orateur sacré avec promesse de me surveiller davantage la prochaine fois.

M. H. B.

Montréal, septembre 1889.

BIBLIOGRAPHIE

La question du règlement des biens des Jésuites. — Cette brochure contient une série d'articles de l'*Electeur*, en réponse à la position prise par le *Canadien*, à ce sujet, en avril 1889. Elle touche à une question des plus vives et des plus brûlantes du jour. La province entière a été unanime à applaudir à ce projet, et l'opposition s'est montrée loyale en approuvant cette mesu-

re du ministère. Nos voisins d'Ontario ont discuté sur tous les tons cette affaire. Ils ont présenté requête sur requête, mais partout leur demande a été rejetée. — Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

A COMPLETE HISTORY

OF THE

JOHNSTOWN

AND CONEMAUGH VALLEY FLOOD :

by Geo. T Ferris, A. M.

Price ; \$150.

The new book entitled "Johnstown Flood," published by H. S. Goodspeed & Co., of New York, is perhaps the latest work out, yet we do not feel ourselves amiss in pronouncing it also the best. It contains a most graphic and vivid narration of that wonderful disaster, the story of which will not grow old for many a long year. When the first news of the Johnstown disaster came, everybody disbelieved that so horrible a story could be true. But each day brought fresh horrors to the public notice, till it was universally remarked that for once the first accounts had not been exaggerated, but even underestimated. This is so rarely the case that it is a fact worthy of notice in the history of journalism. Everywhere throughout the country the heart beat of sympathy, and kindness showed itself in the most generous contributions, which soon rolled up into millions. Even the Chicago fire failed to stir up the same passionate fellowfeeling, because there, although the loss of property was great, that of life was comparatively small. We cannot but believe it will be long ere this profound interest sinks into indifference. This permanent record will be welcomed by the people of the land, North, South, East and West, wherever people can read. The author seems to have taken pains in writing an accurate as well as dramatic story, and the whole thing is presented with a vigor and life likeness which brings it home to every heart. Mr. Ferris has studied the whole matter with great care, and serves it to the public in admirable style. The book is well made, and has forty-eight handsome illustrations and 522 pages. We believe that any one who has an opportunity should seize the chance to purchase this thrilling work. Agents are wanted. H. S. Goodspeed & Co. pay all the duty.

LA GUERRE AU BON DIEU.

(Pour l'Étudiant.)

La Ligne de la libre pensée de Reims donne une fête aux enfants de la ville qui n'ont pas fait leur première communion tout en étant en âge de la faire. 33 garçons et 16 filles se trouvaient à la réunion.

* * *

Les guenx de Grenoble démolissent la porte Randon. Le ministre de la guerre sous Napoléon III, un protestant, le maréchal Randon, protesta, seul de l'entourage de l'empereur, contre l'invasion des États pontificaux. On veut aujourd'hui se venger de l'illustre maréchal. On sait sans doute que Randon est mort catholique.

* * *

On démolit à Rome la chambre de Saint-Stanislas Kotska. On la remplace par une maison pour les domestiques de la cour. 10,000 polonaises ont demandé vainement à la reine Marguerite la conservation de cette chambre.

* * *

Le conseil municipal d'Asnières, France, décide qu'un registre sera déposé au secrétariat de la mairie pour recevoir les dernières volontés de ceux qui veulent régler à l'avance le caractère civil ou religieux de leurs funérailles. On arrache aujourd'hui, je suppose, la décision d'un enterrement civil à quelqu'un. Ce quelqu'un meurt repentant et en paix avec l'Église, la municipalité en vertu du susdit engagement, pourra arracher son cadavre à sa famille et l'enterrer comme on enterre les chiens.

LISEUR.

CHS BAILLAIRGÉ.

Suggestions aux professeurs de géométrie

(Pour l'Étudiant.)

ANGLES ÉGAUX

Après avoir défini ce qu'est un angle rectiligne : l'ouverture ou l'écartement de deux lignes droites qui se rencontrent en un point ; l'inclinaison l'une sur l'autre ou l'u-

ne à l'autre de deux lignes droites qui se rencontrent ; le mot inclinaison n'indique-t-il point de suite que l'on doit entendre par angles égaux ceux dont les côtés respectifs sont également inclinés.

Après avoir dit ce que c'est qu'un angle droit, une perpendiculaire, une oblique, un angle aigu, obtus, etc ; ne voit-on pas que si dans chacun de deux angles droits une ligne droite menée au sommet de l'angle et du même côté et qui divise l'angle en deux parties, fait avec l'une des deux perpendiculaires qui constitue l'angle droit, des angles égaux, cette même ligne fera aussi avec l'autre perpendiculaire dans chacun, des angles égaux, c'est-à-dire que si l'un de deux angles aigus composants d'un angle droit est égal à l'un des angles aigus composants d'un autre angle droit, les deux autres angles aigus seront égaux.

Ne voit-on pas aussi que ces définitions-là même ont évidemment pour conséquences ou corollaires, et sans en faire comme Euclide des propositions démontrables, les théorèmes (XIII, XIV et XV de son premier livre) que les angles que fait une ligne droite avec une autre ligne et du même côté, sont ou deux angles droits, ou valent ensemble deux angles droits ; que la somme de tous les angles autour d'un point et du même côté d'une ligne, valent ensemble deux angles droits ; que les angles opposés au sommet sont égaux ; que les angles que forment deux lignes droites qui s'intersectent, valent ensemble quatre angles droits ; que tous les angles que l'on peut former autour d'un point, ne valent ensemble que quatre angles droits ; et que si deux lignes droites rencontrant de côtés opposés une troisième ligne, font avec cette dernière deux angles valant ensemble deux angles droits, ces deux lignes sont dans une seule et même ligne droite.

LA MUSIQUE ET LA POÉSIE

Charmes que nous inspirent la musique. — Sa douce influence sur l'exilé.

Mozart, le prince des musiciens, le mélancolique Beethoven, le tendre Palestrina ont compris la noble mission de la musique. La religion était leur idéal et la divi-

ne inspiratrice de leurs chefs-d'œuvre. Mozart agonisant dans les bras de l'Église, composa alors ce fameux "*Requiem*" qui nous arrache des pleurs et qui fut, comme l'on a dit, son "chant du cygne."

Le génie vraiment sacré de Beethoven nous enthousiasme, nous enlève, nous effraie et nous attendrit. «Chacun de ses poèmes, dit un auteur, émane d'une idée première qui en détermine la forme générale et la contexture. Celui-ci s'ouvre par une scène champêtre. Tout est pur, serein, tout respire le calme et la fraîcheur de la nature au lever du jour, quand de larges ombres qui tombent des montagnes flottent sur la plaine comme les plis traïnants du manteau de la nuit. Un chant simple et doux se fait entendre ; les échos le répètent de vallée en vallée. Il semble que vous erriez sur l'herbe humide encore, au pied des côteaùx, lorsque les bois, les prairies, les champs exhalent comme une vapeur d'harmonie indéfinissable. Mille accidents de lumière déroulent sous vos yeux des tableaux variés ; le son invisible, mystère étrange, s'obscurcit ou se revêt d'un vif éclat. Peu à peu le soleil monte, l'air s'embrase..... Cependant les nuages s'amoncellent ; un bruit sourd et lointain parti on ne sait d'où annonce l'orage ; on ne le voit pas encore, on le pressent ; il grossit et s'approche ; l'éclair sillonne la nuée, la foudre la déchire avec une fureur horrible. Des pasteurs effrayés se dispersent. Mais bientôt après, le ciel recouvrant sa splendeur, ils se rassemblent de nouveau pour exprimer dans une hymne simple comme leur cœur, magnifique comme l'œuvre de Dieu, la reconnaissance, l'adoration, l'amour, tous les sentiments qui font de l'homme, en quelque manière, l'interprète des êtres inférieurs, des êtres innombrables qu'il résume en soi ! »

Combien d'autres œuvres d'illustres compositeurs qui nous saisissent, nous trans-

portent et qui, malgré nous, nous font verser de douces larmes ! Qu'il est bon pour le pauvre exilé qui soupire après sa patrie d'entendre loin d'elle l'air national ! Dans son transport, son cœur voudrait s'élançer à travers l'espace immense pour revoir la place natale ! mais c'est en vain ! Un sort cruel l'a jeté sur des rives lointaines ! Peut-être plus tard une terre étrangère recouvrira ses ossements blanchis ! Une petite croix indiquera au voyageur la tombe de l'exilé ! Nous connaissons bien la puissance d'un air national ! nos cœurs se sont souvent remplis de joie aux sons gais de notre charmante "Vive la Canadienne !" Quel cœur ne pourrait s'attendrir aux mélancoliques accents du "Canadien-Errant" ?

Aussi partout l'art musical a une puissance vraiment admirable et un aspect des plus séduisants. Mais la musique religieuse plus que la profane agit sur nos âmes d'une manière merveilleuse et douce.

PAUL DURAND.

L'ECHO DE LA SEMAINE dans son dernier numéro publie les articles suivants :

Chronique : Éloge de la pluie, par Raoul Fray. — Semaine politique : Les Fortifications de la Suisse, par Jules Stouklin. — Prose épiscopale. — Les Echos de partout, par Pierre et Paul. — Histoire de la Semaine : Vieux Médiant, par Paul Arène. — Portraits de famille, par Théodore de Banville. — Romans : Miarka, la Fille à l'Ours, par Jean Richepin. — L'Exposition comique, par Grosclaude. — Voyage au Pays des Bayadères, par L. Jacolliot. — Pages oubliées : La Vieille Grand'Mère, par Pierre Loti. — Semaine Littéraire, par Félicien Champsaur. — Monologue : Ome Excepcheune, par Charles Leroy. — Semaine dramatique, par Antonin Bunand. — Exposition universelle, par A. Froment. — Tribune, finance, jeux, etc.

Interrogés sur l'usage du tabac, les principaux littérateurs français ont tous répondu qu'il était nuisible à la santé, mais... qu'ils ne pouvaient s'en passer.

L'*Echo de la Gatineau*, fondé à la Pointe-Gatineau, par M. Alphonse Lusignan, paraît depuis quelque temps, et il sait déjà se faire remarquer par son bon ton et ses douces manières.

Plusieurs écrivains et littérateurs distingués lui fournissent leur collaboration. Poésie, chronique, histoire naturelle, science : on y trouve de tout. L'un des numéros de septembre était consacré uniquement à un concours de poésie. Longue vie.

La Semaine Religieuse de Québec, le 1^{er} septembre, est entrée dans sa deuxième année. Elle a alors adopté le format, un peu agrandi, de son homonyme de Montréal, ce qui n'est pas peu dire. Le prix en est toujours le même. Inutile de dire que cette revue doit être fortement encouragée. Le but qu'elle se propose d'atteindre, l'amour du bien, est trop noble pour qu'on insiste sur l'importance d'une telle publication. L'archidiocèse de Montréal a aussi sa *Semaine Religieuse*. Toutes deux se dévouent aux intérêts les plus chers de la Religion et de la société et traitent parfaitement de toutes les questions du jour. Nous leur souhaitons un succès de plus en plus croissant.

Le *Sténographe Canadien* est publié à Montréal, avec l'autorisation de M. l'abbé E. Duployé. Le Directeur-Gérant, M. Joseph de La Rochelle, qui a organisé un concours de sténographie qui aura lieu en novembre prochain. L'entrée est gratuite, et aucun sténographe, élève ou pratiquant, ne devra refuser d'y faire part. Le *Sténographe* donne des exercices sténographiques sur la langue française ; bientôt l'idiome anglais aura son tour.

JEAN QUI GROGNE

ET

JEAN QUI RIT

IV.

LA CARRIOLE ET KERSAC

JEAN. — Dis donc, Jeannot, est-ce que tu ne te sens pas besoin de manger ?

JEANNOT. — Manger et boire aussi.

JEAN. — Si nous entamions nos provisions ?

JEANNOT. — Ce ne serait pas moi qui m'y refuserais.

JEAN. — Par quel paquet allons-nous commencer ? Celui de maman ou celui de M. Abel ?

JEANNOT. — Comme tu voudras.

JEAN. — Prenons celui de maman. Pauvre maman, elle nous croit bien près de Kérantré encore, et ce soir nous en serons à quatorze lieues pour le moins.

Jean défit le petit paquet que lui avait donné sa mère : il en tira une cuisse de lapin et un morceau de pain.

“ La galette sera pour ce soir ”, dit-il.

Il partagea le lapin avec Jeannot, lui donna une tranche de pain ; en garda une, et ils commencèrent leur modeste repas. Mais quand ils eurent mangé, ils eurent soif. Jean se chargea de demander de l'eau. Il entra dans la salle de l'auberge, y trouva une femme qui mettait le couvert, ôta sa casquette, et lui demanda s'il ne pourrait pas avoir de l'eau pour lui et son camarade.

LA FEMME. — Pour quoi faire, mon ami ?

JEAN. — C'est pour boire, madame. Nous avons mangé, et nous voudrions bien avoir un verre d'eau, s'il vous plaît.

LA FEMME. — Je vais vous donner une bouteille de cidre, mon ami ; c'est plus sain que l'eau quand on a beaucoup marché.

JEAN. — Merci bien, madame ; nous n'avons pas marché ; c'est M. Kersac qui a bien voulu nous prendre dans sa carriole ; ainsi je vous remercie bien de votre bonté, madame ; mais... mais... pour dire vrai, nous n'avons pas les moyens de payer du cidre dès la première journée de route.

LA FEMME. — Je ne comptais pas te le faire payer, mon ami ; et tu l'auras tout de même, car tu me parais un bon et honnête garçon.

La femme prit une bouteille de cidre et la donna à Jean avec un verre. Jean remercia beaucoup et courut faire voir à Jeannot ce qu'on lui avait donné. Ils se régalèrent de leur mieux et s'étendirent sur la paille en attendant Kersac. Il revint à l'heure précise, atela bien vite ; fit monter Jean dans la carriole, et appela Jeannot qui ne répondit pas.

“ Tant pis pour lui ; partons ”, dit Kersac.

JEAN. — Pas sans Jeannot, monsieur ; vous voudrez bien l'attendre ; je vais courir le chercher.

KERSAC. — Ma foi non, je suis pressé ; en route.

Jean sauta à bas de la carriole.

JEAN. — Adieu, monsieur, et bien des remerciements pour toutes vos bontés.

KERSAC. — Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc ? Puisque je t'emmène.

JEAN. — Pardon, monsieur, je ne peux pas partir sans Jeannot. Je ne laisserai pas Jeannot tout seul.

KERSAC. — Ah bah ! ne t'inquiète donc pas de ce garçon ; il te rejoindra quelque part.

JEAN. — Non, monsieur, il aurait trop peur ; il en mourrait.

Jean salua Kersac et allait partir pour aller à la recherche de Jeannot, lorsque Kersac le rappela.

“ Jean ! viens donc ! Diable de garçon ! je ne partirais pas sans toi, c'est convenu. Va vite chercher ton protégé, je t'attendrai.

— Merci, monsieur. », cria Jean d'un air joyeux.

Et il partit pour chercher Jeannot, qu'il trouva endormi sur la paille dans l'écurie.

« Jeannot, vite, lève-toi, partons, M. Kersac t'attend. »

Jeannot se frotta les yeux, dormait encore à moitié. Jean parvint à le réveiller et à l'entraîner dans la cour où attendait Kersac.

« Allons donc ! cria Kersac. Avance, traînard. Tire-le, Jean ; donne-lui une poussée. »

Jeannot, tout à fait réveillé par ces cris, monta assez lestement dans la carriole et s'y établit pour se rendormir, pendant que Jean s'établissait près de Kersac. Ils partirent au grand trot.

V

L'ACCIDENT

KERSAC. — Tu m'as porté bonheur, mon garçon ; j'ai fait une affaire magnifique avec mes pstits cochons. De la plus belle espèce : ils viennent de Kermadio. J'en ai eu quarante pour deux cent quarante francs là six francs pièce ; ce que j'aurais payé partout ailleurs quatre à cinq cents francs pour le moins. Si je fais aussi bien à Malansac, j'aurai fait une fière journée.

JEAN. — C'est le bon Dieu qui vous a récompensé, monsieur, de votre charité envers nous.

KERSAC. — Et c'est pourquoi je dis que tu m'as porté bonheur.

JEAN. — Pas moi seul, monsieur, Jeannot est de moitié.

KERSAC. — Hem ! hem ! tu crois ? Il n'a pas une mine à porter bonheur. Regarde-le donc ; il dort comme un loir, et, tout en dormant, il boude et il rage. »

Jean se retourna en souriant et trouva, en effet, une mine si irritée et si maussade à son cousin Jeannot, qu'il ne put s'empêcher de rire tout haut ; sa gaieté gagna Kersac, que son marché de petits cochons avait mis de bel humeur, et tous deux rirent si bruyamment que Jeannot se réveilla. Il regarda autour de lui.

« Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi riez-vous si fort ? »

On riait trop pour pouvoir lui répondre, ce que Jeannot trouva mauvais ; il se recoucha, referma les yeux, et les rouvrit de temps en temps pour leur lancer un regard irrité, qui ne faisait qu'excoiter les rires de Jean et de Kersac.

Le cheval trottait toujours ; Kersac remarqua qu'il avait beau poil, qu'il avait été bien bouchonné, bien soigné.

« Sais-tu, mon garçon, que tu me reviens beaucoup ? dit-il à Jean. J'ai bonne envie de te garder. »

JEAN. — Oh ! monsieur, c'est impossible !

KERSAC. Pourquoi donc ?

JEAN. — Et Jeannot ?

KERSAC. — Tiens, c'est vrai ! Ce diable de

Jeannot ? Je voudrais bien t'en voir débarrassé.

JEAN. — Il ne m'embarrasse pas, monsieur, au contraire ; je sais que je lui suis utile.

KERSAC. — Il ne peut pas en dire autant pour toi... Ecoute Jean, ajouta-t-il après quelques instants de réflexions, veux-tu faire une chose ? Ne va pas à Paris, reste avec moi ; je te serai un bon maître ; j'aurai soin de ta mère. Et je ramènerai ton Jeannot chez lui.

JEAN. — Vous êtes bien bon, monsieur, je suis très reconnaissant, mais je ne peux pas, monsieur.

KERSAC. — Pourquoi ça ?

JEAN. — Parce que maman m'a fait partir pour m'envoyer à Paris ; mon frère Simon nous attend tous deux, Jeannot et moi. Il faut que j'obéisse à maman ; je ne sais pas quelles sont ses raisons pour nous envoyer à Paris ; peut-être serait-elle mécontente si j'entrerais chez vous sans l'avoir consultée. Et puis, le pauvre Jeannot, que deviendrait-il sans moi ?

KERSAC. — Il resterait au pays ! Pas plus malheureux que ça.

JEAN. — Mais, monsieur, ma tante n'a pas de quoi le nourrir, ni maman non plus. Il faut qu'il travaille ; et chez nous, nous ne trouvons pas d'ouvrage.

KERSAC. — Alors n'en parlons plus. Peut-être te retrouverais-je plus tard, et sans Jeannot, pour le coup. Il dort toujours, le paresseux ! »

Jeannot ne dormait pas, il avait tout entendu ; la générosité de Jean le toucha : il se permit de lui venir en aide à l'avenir et de ne plus être maussade comme il l'avait été.

La route s'acheva gaiement pour Jean, qui questionnait Kersac sur le pays qu'ils parcourraient. Celui-ci répondait amicalement et revenait sans cesse sur son désir de l'avoir à son service. Jean le remerciait et répétait son refrain :

« Et Jeannot ?? »

Si bien qu'en arrivant à Malansac, Kersac ne pouvait plus souffrir Jeannot, qui le lui rendait bien.

« Pourquoi ce méchant homme veut-il absolument forcer Jean à m'abandonner ? se demandait Jeannot. Il n'est pas possible qu'il tienne beaucoup à Jean, qu'il ne connaît pas ; c'est donc pour le plaisir de me faire du mal, pour me jeter tout seul sur la grande route ! Que je déteste cet homme ! Si jamais je le rencontre quand je serai grand et fort, je lui jouerai un tour, un mauvais tour, si je le puis. »

Ils arrivèrent à Malansac. Jean offrit à Kersac de soigner son cheval encore cette fois ; Kersac accepta.

Il était près de huit heures, mais il faisait grand jour encore. Lorsque Kersac, aidé de Jean, eut fini d'arranger son cheval, il lui proposa de faire une promenade hors de la ville,

“ J'ai les jambes engourdis d'avoir été assis toute la journée ; si tu veux venir avec moi, nous irons dans la campagne voir les environs ; on dit que le pays est joli.”

Jean accepta avec joie : il eut bien envie de dire :

“ Et Jeannot ? ”

Mais il n'osa pas ; il voyait l'antipathie de Kersac pour son cousin.

THE FORUM

The *Forum*, which the *New York Times* says “ continues to hold its place as the foremost of our magazines for the value, the variety, and the weight of its articles,” is a monthly review of living subjects that concern thoughtful people ; including politics, education, religion, literary criticism, social science, and commerce. It presents the conclusions and investigations of the foremost men in every department of thought ; and it admits discussions of each side of all debatable subjects, striving always to be constructive, and never sensational or merely popular. Its contributors include more than 200 of the foremost writers of both hemispheres. It is offered to thoughtful readers with the hope of being helpful to them.

Teachers or students who will solicit their friends to subscribe will receive large commissions — the largest ever given by any periodical. Several hundred teachers and students are adding to their incomes in this way. It is not the work of the ordinary book-agent that is desired, but the service of men of literary judgment whose commendation carries weight with it. Correspondence is solicited.

A sample copy (price 50 cents) will be mailed to anyone free of cost who will send names of six persons who read serious literature and are able to pay for it. Address the Forum Publishing Co., 253 Fifth Ave., New-York.

CLUBBING RATES

We have made arrangements whereby we will receive new subscriptions to the *Forum* with a subscription to the *l'Etudiant* for \$5.00. The price of the *Forum* alone is \$5.00 a year. It is “ the foremost American review ” of living subjects, and among its contributors are 200 of the leading writers in the world. It gives authoritative discussions of each side alike of every leading question of the time. The *New York Herald* says of it : “ It has done more to bring the thinking men of the country into connection with current literature than any other publication. ” This is an exceptional opportunity for every reader of the *l'Etudiant* to secure the *Forum*.

On reçoit les souscriptions au bureau de *l'Etudiant*, Joliette, P. Q.

L'ART DE LA GUERRE

Tous les arts, toutes les sciences paient aujourd'hui leur tribut à l'art de la Guerre. — Faire connaître les moyens employés, vulgariser les résultats acquis, tel est le but de la Petite bibliothèque des Connaissances militaires. — Voici les huit brochures déjà parues : 1. Les Torpilles. — 2. Les Chiens de guerre. — 3. Les Ballons à la guerre. — 4. La Vélocipédie militaire. 5. Les Pigeons voyageurs. — 6. Les Cerfs-volants militaires. — 7. Massanaoh et l'expédition italienne. — 8. La Télégraphie optique et le service des signaux. — D'autres sont en préparation : Le fusil Lebel est sous presse. — Prix de chaque volume franco, 0 fr. 20. — Ch. Mendel, éditeur, 118, rue d'Assas, Paris.

L'ÉCRIN DE LA SAINTE VIERGE, DE LA PASSION, ET DE L'EUCCHARISTIE. — Dix volumes, grand in-8o raisin, ornés d'environ 500 gravures enroulées le plus souvent aux grands maîtres par l'abbé A. Durand. — Conditions pour les souscripteurs. — Les dix volumes, brochés, ornés d'environ cinq cents gravures, \$15.00, payables en 3 ans, soit : à la réception des quatre premiers volumes parus \$6.00 ; \$5.00 à la réception des trois suivants, et \$4.00 à la réception des trois derniers.

Les volumes, expédiés franco au centre le plus rapproché de chaque destinataire, ne seront jamais payés qu'après réception.

Les 4 volumes de *l'Ecrin de la Sainte Vierge* ont déjà paru.

La *Revue de l'Art chrétien*, janvier 1886, l'apprecie comme suit :

« Les volumes de M. l'abbé Durand, très riches en ornements typographiques et en illustrations, édités avec un goût distingué, comptent parmi les plus élégants qu'ait imprimés la Société Saint-Augustin. L'ouvrage brille par un mérite qui se fera fort apprécier dans le monde : il est d'une valeur littéraire hors ligne ; la lecture en est d'un charme qui l'emporte encore sur l'intérêt peu commun du sujet.

« Pèlerin fervent de la Vierge Marie, critique érudit et poétique écrivain, M. l'abbé Durand a visité les reliques qu'il décrit. Il les a vues, vénérées, touchées, étudiées. Elles ont évoqué en lui des souvenirs historiques et excité des émotions dont il vous fait part en des pages pleines de science et de chaleur.

« En somme, la forme exquise donnée à une si riche matière, fait que *l'Ecrin de la Sainte Vierge* est plutôt un joyau. Il existe peu de livres d'une aussi agréable lecture »

PIANOS SÖHMER.

Les pianos Söhmer sont préférés par les véritables artistes dans tous les Etats-Unis et le Canada. Ils ont été adoptés aux couvents de *Villa-Maria, Sacré-Cœur*, (Manhattanville) collèges de Montréal, Rigaud, etc., ainsi qu'aux conservatoires de New-York, Philadelphie, Boston, N. Y., Collego of music, etc, etc. Comme pureté de son, sonorité et solidité, ils sont insurpassables. Sont agents Lavigne et Lajoie, 1057 rue Notre-Dame.

Drunkennes or the Liquor Habit Positively Cured by Administering Dr Haines' Golden Specific

It can be given in a cup of coffee or tea without the knowledge of the person taking it, effecting a speedy and permanent cure, whether the patient is a moderate drinker or an alcoholic wreck. Thousands of drunkards have been cured who have taken the Golden Specific in their coffee without their knowledge, and to-day they believe they quit drinking of their own free will. No harmful effect results from its administration. Cures guaranteed. Sent for circular and full particulars. Address in confidence **GOLDEN SPECIFIC Co., 185 Race St. Cincinnati, O.**

SPECULATION

Geo. A. Romer,
BANKER AND BROKER
40 & 42 BROADWAY AND 51 NEW ST.,
New York City.

Stocks, Bonds, Grain, Provisions and Petroleum

Bought, sold and Carried on Margin

P. S.— Send for explanatory pamphlet.



Le café délicieux

Vous pourrez en avoir dans un instant par l'usage du
CAFÉ FLUIDE
DE
LYMAN

Chaque étiquette porte le mode de l'emploi.

A vendre

en bouteilles d'une livre, demi-livre, et quart de livre.

N. B. En faisant votre demande, dites que vous avez vu l'annonce dans l'*Etudiant*.

LE RÈGNE DU CŒUR DE JESUS

Revue mensuelle inaugurée pour l'année centenaire 1889, par les prêtres du Sacré-Cœur. Prix : 3fr. 50.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON D'AOUT 1889

Le Sacré-Cœur de Jésus et les Papes.— Pratiques pour honorer le Sacré-Cœur.— Jeanne d'Arc.— Lettres de l'Équateur.— Les Amis du Sacré-Cœur.— Chronique.— L'Héritier du Fils aîné du Sacré-Cœur (suite).— Bibliographie.

Eau de Floride!

"Nonpareil"



Un parfum des plus exquis et des plus rafraichissants.

Aussi exquis pour la toilette que pour les bains et la chambre d'un malade.

PETITES BOUTEILLES 25c.

A vendre en gros par

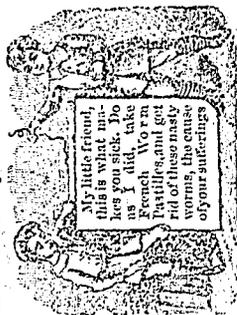
LYMAN FILS & CIE.,

384 RUE ST-PAUL

MONTREAL

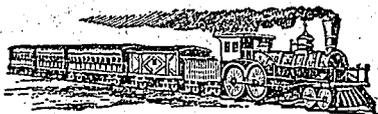
VEGETALES, SURES ET EFFICACES.

Pastilles Vermifuges Françaises
VÉRITABLE SPÉCIFIQUE CONTRE LES VERS.



Préparées par
L. ROBITAILLIE
Pharmacien-Chimiste
JOLIBETTE, P. Q.
PRIX : 25 CTS.

PAR PAS DE MENCURE !
PAR PAS DE POISON !



INTERCOLONIAL RAILWAY

1888 - WINTER ARRANGEMENT - 1889

On and after Monday, Nov. 26th, 1888, the trains of this railway will run daily (Sunday excepted) as follows :

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John.....	8.00
For Rivière du Loup and Ste-Flavie.....	11.15
For Rivière du Loup.....	17.55

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup	5.30
From Rivière du Loup, and Ste-Flavie.....	13.45
From Halifax and St John...	17.55

The sleeping car leaving Levis on Tuesday, Thursday and Saturday runs through to Halifax, and the one leaving on Monday, Wednesday and Friday to St John. All trains are run by *Eastern Standard Time*.

Tickets may be obtained and also informations about the route and about freight and passenger rates from

T. LAVERDIERE,
49, Dalhousie St, Quebec.

D. POTTINGER,
Chief Superintendent.

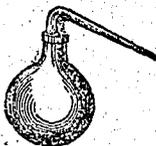
Railway office.

Moncton, N. B., Nov. 20 1888.

APPAREILS CHIMIQUES

DE TOUTES ESPECES

—100—



Verreries, Porcelaines, Poteries, Platine, Or et usets de toutes sortes, Balances chimiques avec poids Produits chimiques et réactifs d'excellente qualité. Ce qu'il faut pour l'analyse quantitative et expériences de toutes sortes.



A VENDRE CHEZ

LYMAN, SONS & CO

334, rue St-Paul, MONTREAL.

Catalogue illustré envoyé sur réception de 10 centins.

PILULES ANTIBILIEUSES



Du Dr NEY

Remède par excellence, contre les Affections bilieuses : Torpeur du Foie, Excès de Bile et autres indispositions qui en découlent : Constipation, Perte d'Appétit, Maux de Tête, Etc., Etc.

Ces Pilules, préparées selon la formule d'un praticien distingué ne contiennent ni mercure ni autres substances minérales qui puissent altérer la santé des personnes qui en font usage. Elles sont purement végétales et composées d'extraits de plantes précieuses, éminemment propres à purifier le sang et à le débarrasser de toutes ses impuretés.

Les Pilules du Dr Ney n'exposent pas, comme beaucoup d'autres pilules composées de mercure, à la perte des dents, des cheveux et même les ongles, conséquences désastreuses de l'usage des mercuriaux. On peut les prendre en toutes saisons et leur administration est des plus faciles.

La valeur incontestable de ces Pilules a porté nombre de médecins à les employer pour leurs patients ; et les demandes de plus en plus nombreuses qu'on nous adresse pour cet article démontrent que leur usage donne la plus entière satisfaction.

Nous citerons entre autres témoignages celui d'un médecin distingué.

Lavaltrie, 1er mai 1887.

A MONSIEUR L. ROBITAILE, Pharmacien.

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibilieuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où des pilules mercureilles seraient tout à fait nuisibles.

Nous ne faisons que faire un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais je les ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Dr. D. MARSOLAIS.

Les Pilules Antibilieuses sont en vente chez tous les pharmaciens et marchands en général.

SEUL PROPRIETAIRE

LOUIS ROBITAILE

Pharmacien-Chimiste

JOLIETTE, P. Q.

Expédié, franc de port sur réception de 25 cts.